

# NAM PHONG

REVUE BILINGUE LITTÉRAIRE ET DE DOCUMENTATION GÉNÉRALE

## Logique des superstitions

par EUGÈNE PUJARNISCLE

Les superstitions sont beaucoup plus souvent étudiées du point de vue ethnographique que du point de vue psychologique : on veut surtout voir en elles des modes de penser et de sentir inférieures, qui, variant d'un pays à l'autre, servent à caractériser telle ou telle race.

C'est ainsi que les écrivains qui visitent l'Indochine (et on sait si nous en avons vu passer au cours de ces dix dernières années !) ne manquent jamais de rapporter, entre autres curiosités ethniques, qu'en pays annamite on affuble les petits enfants de prénoms ridicules ou grossiers. Ce trait de mœurs — et plusieurs autres du même genre — viennent à l'appui de la thèse bien connue qu'entre l'intellectualité de l'Asiatique et celle de l'Européen il existe un abîme que rien ne pourra combler...

Je ne m'aviserai pas de soutenir la thèse contraire et de revenir à la conception — qui a été celle de nos XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle — d'après laquelle l'homme est sensiblement le même, en tous temps et en tous pays. Cependant plus je vis en Indochine, plus je m'aperçois que les différences qui nous distinguent des peuples indochinois, sont plus apparentes que profondes. En tout cas, on est particulièrement mal inspiré en cherchant dans les superstitions une preuve de « l'irréductibilité des races » attendu

que tous les peuples sont plus ou moins superstitieux, et que, si l'on analyse les superstitions les plus diverses, on y découvre un fond commun. En réalité l'esprit humain est moins varié qu'on ne veut bien le dire. Au sud comme au nord, à l'est comme à l'ouest, ses raisonnements, ses constructions, ses inventions ont toutes un air de famille entre elles, pour la bonne raison qu'elles sont effectivement l'œuvre d'une même famille : la famille humaine.

..

Pour me convaincre que l'Européen est superstitieux, je n'aurai pas besoin de remonter jusqu'aux anciens Romains, dont nous sommes justement fiers de descendre. Il me suffira d'ouvrir un de ces journaux, comme *Candide*, *Marianne*, *Gringoire*, qui s'adressent, notons-le bien, à un public choisi. A la colonne des annonces, je trouverai un assez grand nombre d'adresses de cartomanciens, devins, astrologues, etc... qui vous offrent de vous dévoiler l'avenir, de vous rendre favorables les forces obscures qui commandent aux événements, de vous assurer fortune, succès, amour, bonheur. Ils correspondent exactement — quels que soient les noms pompeux dont ils se décorent — à ce qu'en Extrême-Orient nous appelons tout bonnement sorciers. S'ils

font imprimer des réclames qui leur coûtent cher, tenez pour assuré qu'ils gagnent eux-même de l'argent et que, par conséquent, ils possèdent une certaine clientèle. Une revue illustrée *Vu* publie en ce moment une série d'horoscopes d'hommes célèbres, qui passionne le public. L'auteur de ces horoscopes a acquis une soudaine notoriété pour avoir prédit la mort du roi des Belges, qui était alors en pleine santé et qui a péri, comme on le sait, par accident. Je gage que si un des astrologues de la Cour de Phnompenh allait actuellement s'installer à Paris pour y donner des consultations, son antichambre ne désemplirait pas, car les Cambodgiens ont poussé très loin l'art de déterminer l'avenir d'après l'état du ciel. Il ne faudrait point croire que c'est seulement dans le peuple que les croyances superstitieuses ont répandues en Europe. Au contraire : le peuple y demeure réfractaire. C'est chez les mondains et les intellectuels qu'elles rencontrent le plus de faveur. On assiste, en ce moment, à une véritable renaissance de l'occultisme. De distingués écrivains comme Maurice Magre ou Jean Dorsemme sont des « occultistes » convaincus. Maurice Magre a publié, dans le *Mercur de France*, un article sur l'astrologie dans lequel il nous apprend, entre autres choses curieuses, que le roi d'Angleterre a, tout comme son collègue du Cambodge, un astrologue à son service et qu'il n'entreprend rien d'important sans le consulter.

Emile Boirac, qui mourut recteur de l'Académie de Chambéry et qui est l'auteur d'un *Cours de philosophie* jadis fort estimé, a écrit un ouvrage : *la Cryptopsychie*, dans lequel il fait siennes beaucoup d'opinions que nous tenons pour superstitieuses. Charles Richet, psychologue et physiologiste éminent, croyait aux appa-

ritions et réussit même à photographier un fantôme. Ce dernier — simple coïncidence sans doute — présentait une ressemblance inquiétante avec le fils de son concierge. Enfin le plus grand philosophe de notre époque, Henri Bergson, a fait une conférence — reproduite dans le volume intitulé *l'Énergie spirituelle* — où, sans adopter pour son propre compte la croyance aux revenants, il essaye de la justifier en montrant qu'elle s'accorde très bien avec les principes de la philosophie, du moins de la philosophie bergsonienne. Voilà donc les superstitions — que nous considérons trop volontiers ici comme le privilège de peuples arriérés — réhabilitées par une élite européenne !

On m'objectera, peut-être, qu'il y a une différence entre superstitions et sciences occultes. Les premières ne sont, en somme, qu'une collection de recettes prétendues utiles : elles attribuent une vertu bienfaisante ou malfaisante à tel signe, tel mot, tel chiffre. Les secondes exigent des études souvent fort abstruses. Mais c'est là une différence de degré, non de nature. Elle est du même ordre que celle qui sépare la connaissance empirique de la connaissance scientifique, la première étant l'ébauche de la seconde, mais toutes deux appartenant au même ordre de pensée. Superstitions et occultisme participent du mode de penser théologique (selon l'expression d'Auguste Comte) qu'on appelle aussi *préscientifique* (c'est à dire qui précède la science, mais qui serait plus justement désigné — puisque la science n'a pas réussi à le détruire — du nom de parascientifique (c'est à dire : qui se trouve à côté, en marge de la science).

Tandis que la science cherche à ramener tous les faits, même les faits spirituels, à des déplacements de matière, le

mode de penser théologique ou parascientifique explique tous les faits, même les faits matériels, par des décisions, des émotions, des sentiments. Dans la recherche des causes, qui est l'objet principal de la connaissance, la première est matérialiste, le second spiritualiste. La science se représente l'univers comme un composé de forces physiques, la théologie (au sens large où Auguste Comte entend ce mot) comme un composé de forces psychiques. Prenons l'exemple de la peste. La Fontaine en a donné une définition théologique, ou parascientifique comme on voudra, dans ces vers célèbres :

Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le ciel *en sa fureur*,

*Inventa pour punir les crimes de la terre...*

Pareillement, un paysan annamite, cambodgien ou laotien, attribuera cette terrible maladie au mécontentement de *maqui*, de *neok ta* ou de *phi*. Ce fait, d'apparence matériel, est, en dernière analyse, d'essence spirituelle. Pour le savant, on le sait, la peste est déterminée par une cause matérielle bien connue — le bacille d'Yersin s'il s'agit de la peste bubonique. Et ce ne seront point seulement les maladies du corps, mais aussi les maladies de l'esprit, qu'il essaiera de rattacher à une cause matérielle, en expliquant ces dernières par des lésions cérébrales ou la présence de parasites dans les centres nerveux.

Evidemment, entre ces deux genres d'explication, c'est l'explication scientifique que nous devons adopter car c'est la seule qui permettra une action efficace. Comment se fait-il cependant que l'explication théologique garde des partisans ? C'est qu'elle est beaucoup plus accessible à la plupart des esprits ; elle séduit da-

vantage l'imagination ; elle arme l'homme d'une méthode d'action facile, qui lui donne l'illusion de sa puissance.

De bonne heure, dans les écoles, on nous familiarise avec les microbes. Aussi trouvons-nous tout naturels qu'ils soient capables de produire des terribles fléaux comme la peste ou le choléra. Mais la disproportion entre la cause, et l'effet n'a-t-elle pas quelque chose de choquant, d'absurde même, pour des esprits non prévenus ? Comment admettre que des épidémies aussi redoutables, qui déciment la population d'une grande ville, voire d'un royaume, aient pour cause un animalcule invisible à l'œil nu ? Les attribuer à des génies ou des dieux, voilà, au moins, une explication plausible, puisque dès l'enfance, l'homme entend parler de ces êtres et qu'ils sont, par définition, dotés d'une puissance extraordinaire. D'ailleurs la première réalité que l'homme connaît, celle au milieu de laquelle il vit continuellement, n'est-ce pas la réalité spirituelle ? Combien de fois ne lui est-il pas arrivé d'être en colère ? Or quand il est en colère contre quelqu'un, il cherche à lui nuire. Rien de plus vraisemblable, de plus rationnel qu'un génie, qu'on a offensé se venge de ses offenseurs, d'une façon proportionnée à ses forces, qui sont illimitées.

Toute explication spiritualiste, donc, satisfait la raison humaine. Elle séduit aussi l'imagination. Quel triste séjour qu'un univers qui serait un simple engrenage de lois abstraites ! Et comme il est naturel qu'on préfère à ces lois abstraites, des volontés vivantes ! Au milieu d'elles, nous nous sentons en pays de connaissances, selon la remarque de William James. Vivent les superstitions qui rendent la chaleur et la vie à cette immense machine sans âme des savants ! Napoléon,

qui avait le tempérament d'un joueur, et qui, comme tout joueur, était très superstitieux, disait : « Les superstitions sont la poésie de la vie. » Un des procédés les plus chers aux poètes, en effet, est la personnification qui consiste précisément à prêter aux choses inanimées conscience et sensibilité.

Le mode de penser parascientifique possède, enfin, un dernier avantage : il donne l'illusion à l'homme qu'il peut immédiatement agir sur la nature. Il a fallu des siècles pour qu'on arrive à découvrir le microbe qui cause telle maladie, et le microbe découvert, il faut trouver une substance qui permette de le détruire, sans détruire cependant l'organisme dans lequel ce microbe s'est introduit. Que d'efforts, de travaux patients, de recherches, pour arriver là ! Du moment qu'on explique notre attitude envers eux, l'intérêt et l'amour-propre étant les principaux mobiles des actions humaines, nous postulerons aussi qu'ils sont les principaux mobiles des actions des génies. Or, quels sont les moyens naturels d'agir sur ces mobiles ? Les prières et les offrandes. Dans un univers du type théologique, il n'y aura pas d'autre forme efficace d'activité. Si l'on joint parfois quelque action matérielle à ces offrandes et à ses prières, par exemple si dans le cas de maladie, on absorbe *aussi* quelque remède, c'est à celle-là, non à celui-ci qu'on attribue la vertu curative. Le travail lui-même est considéré comme n'apportant avec lui le succès et l'aisance, que parce qu'il nous permet d'obtenir la bienveillance des forces spirituelles qui président aux événements. C'est seulement en agissant sur celles-là que nous agissons sur ceux-ci. Toute action humaine n'est matérielle qu'indirectement. De même que dans une démocratie, le peuple ne peut modi-

fier les lois que par l'intermédiaire de ses représentants, de même c'est par sa pression sur les génies que l'homme, dans l'état théologique, peut modifier l'état de la nature.

Les superstitions ne sont qu'une collection de recettes qui nous permettent d'agir sur les phénomènes matériels, en agissant sur les génies qui les déterminent. On a tort de dire qu'elles sont absurdes. Est absurde une proposition qui est en contradiction flagrante avec une proposition reconnue pour vraie. Si je dis qu'un triangle a quatre angles, ou que deux quantités égales à une troisième sont inégales entre elles, je commets une absurdité, car ces propositions constituent une violation formelle du principe d'identité. Mais les superstitions peuvent être aussi logiques que les raisonnements scientifiques. Elles ne diffèrent de ceux-ci que par le principe d'où elles découlent. Elles sont si logiques — et c'est là finalement que je voulais en arriver — que pour peu qu'on les examine, on s'aperçoit qu'elles concordent, si éloignés les uns des autres soient les peuples chez qui on les recueille.

Revenons à l'exemple que je citais au début de cet article : le mode annamite de donner aux enfants, du moins jusqu'à un certain âge, des prénoms malsonnants. Cette coutume, nettement superstitieuse, est fondée sur un fait d'observation : la mortalité infantile. On donne de ce fait une explication parascientifique, c'est-à-dire d'ordre psychologique. Si beaucoup d'enfants meurent jeunes, c'est qu'ils sont enlevés par des génies. Mais pourquoi ces génies s'acharnent-ils de préférence sur les enfants, plutôt que sur des adultes ? C'est parce qu'ils aiment les enfants, l'enfance étant la période de la vie où l'homme — comme d'ailleurs l'animal — est

doté du plus grand nombre de séductions. Il faut qu'elle soit bien laide la créature qui, dans ses premières années, manque totalement de grâce et de charme. Dès lors, en donnant à un enfant le nom d'un objet déplaisant, on espère détourner de lui les esprits qui rôdent par les maisons, en quête de *beaux* enfants à enlever ; tandis que si on les appelait, comme on le fera plus tard : pierre précieuse, or, jade, ou lotus, on les désignerait à l'attention redoutable de ces génies. La ruse que l'on emploie pour tromper ces derniers est exactement au rebours de celle qu'utilise le Petit Poucet pour sauver ses frères des dents de l'ogre, en substituant aux bonnets de ces derniers les couronnes d'or que portent les filles de l'amateur de chair fraîche.

Eh bien ! cette superstition, loin d'être caractéristique des pays annamites, se retrouve sous une forme analogue, en Europe et sans doute dans bien d'autres pays.

Des Européens causent dans un salon, de leurs enfants. Une mère de famille dira : « Oh ! Les miens se portent à merveille en ce moment ». Elle ne manquera pas d'ajouter : « Il ne faut pas que je le dise trop fort ! » ou encore « Touchons du bois ! » Que signifient ces formules ? En se félicitant de la bonne santé de leurs enfants, les parents craignent d'attirer sur ces derniers l'attention malveillante des mauvais esprits, qui circulent, invisibles, dans les maisons, soit que ces mauvais esprits aiment particulièrement les beaux enfants, soit qu'ils éprouvent un plaisir pervers à frapper les hommes dans leurs plus chères affections au moment où ils s'y attendent le moins. Voilà pourquoi il faut se garder de parler trop

haut quand on vante les qualités d'un enfant : les méchants esprits pourraient entendre, et, dans ce cas, il est prudent de toucher du bois, car en touchant du bois, on écarte de soi les mauvais sorts. Si de telles croyances ne sont pas absolument identiques à la superstition annamite dont nous venons de parler, avouons qu'elles y ressemblent étrangement !

Mais voici qui est plus intéressant encore. Un personnage de *Colomba*, la célèbre nouvelle de Mérimée, fait un vil éloge de sa fillette. Puis, se tournant brusquement vers elle : « Va t'en d'ici, carogne, petite peste », s'écrie-t-il. (Je ne garantis pas l'exactitude des termes, je cite de mémoire). Pourquoi ce changement de ton ? Parce que le père craint qu'un mauvais génie n'ait entendu l'éloge de la fillette, et qu'il n'accoure, alléché, en pensant : « Il y a là un enfant qui a toutes sortes de qualités. Quelle belle proie il va me fournir ! » Là-dessus, il entend la bordée d'injures que le père déverse sur la tête de l'enfant (laquelle n'en est guère émue, car elle en connaît la signification). Le génie se dit alors : « J'allais faire une mauvaise opération. C'est une carogne, une petite peste que je me préparais à enlever ! Éloignons-nous vivement ! »

Ainsi nous retrouvons en Corse, exactement cette superstition qui excite, au Tonkin, l'étonnement facile de voyageurs hâtifs !..

L'Orient est l'Orient, l'Occident est l'Occident, mais comme ils sont l'un et l'autre habités par des hommes, rien d'étonnant à ce qu'ils puissent se rencontrer...

EUGÈNE PUJARNISCLE

## Vox populi



Il convient de remarquer l'unanimité avec laquelle nos confrères de langue annamite, en consacrant de longues colonnes aux manifestations consécutives aux réceptions organisées en l'honneur du nouveau Chef de la Colonie, en commentant ses discours et ses premiers actes, expriment leur satisfaction de voir revenir en Indochine un Chef qui connaît à fond les hommes et les choses du pays.

Parcourons les quotidiens annamites depuis quelques mois. Dès le 25 juillet, le *Tân-Thiếu-Niên* invite ses lecteurs à méditer les paroles qu'a prononcées M. Robin à son débarquement à Saigon, « paroles des plus rassurantes, dit-il, et qui montrent clairement que la situation économique actuelle a retenu toute son attention ».

Le lendemain 26, le même journal, après avoir rappelé que M. Robin, « administrateur expérimenté, a consacré trente années de sa vie à l'Indochine » affirme que « les peuples indochinois surtout les Annamites, ne comptent que sur lui pour apporter des solutions adéquates aux graves problèmes de l'heure ». Il compare ensuite l'Indochine, désorientée par la crise économique, à un « voyageur perdu dans la forêt qui a besoin qu'on lui apporte du pain, de l'eau et enfin qu'on lui montre le chemin ».

« La population, ajoute-t-il, l'a attendu pendant six mois, il n'aura certainement pas le cœur de la décevoir ».

Le *Ngô-Báo* (26 juillet) compare l'Indochine à un malade sans remède et sans soin depuis six mois et dont l'état s'aggrave de plus en plus. « C'est maintenant, dit-il, un anémié, pâle et épuisé. La tâche du médecin n'est pas facile : il ne s'agit de rien de moins que de retenir son souffle haletant tout en enrichissant son sang par l'administration d'un fortifiant énergique. »

Ce médecin, le *Ngô-Báo* le voit dans le nouveau Chef de la Colonie. « Certes, écrit-il, M. Robin rencontrera des difficultés dans son entreprise, parce qu'ayant abandonné l'arène politique pour goûter à la paix du foyer depuis quelques années, il lui faudra du temps pour procéder à un nouvel examen des hommes et des choses du pays ». Mais il a pour lui son passé : « tant comme Chef des services du Protectorat du Tonkin que comme Gouverneur Général, M. Robin, dans les périodes de calme comme dans les périodes de troubles, s'est montré habile administrateur ayant du caractère et de l'énergie. Ce dont, au surplus, chacun peut être certain, c'est qu'il est prêt à travailler au mieux de l'intérêt général, ce qui n'est pas peu dire ».

Le 31 Juillet le même journal enregistre avec satisfaction les « termes concis et énergiques » dont s'est servi M. Robin pour exposer brièvement les lignes essentielles de sa politique. « Pour n'être pas riche en couleurs, cette esquisse à grands traits n'en est pas moins, dit-il, précise dans sa sobriété. C'est, en tout

7

cas, le langage d'un homme d'action qui n'a pas de temps à perdre et qui ne parle que de ce dont il a à parler ».

Retenant sa ferme volonté de travailler au bien général, le *Ngô-Báo* déclare encore que « cette foi ardente qu'il a dans l'avenir de l'Indochine est déjà un gage certain de sa réussite » et termine en faisant appel à tous pour « lui apporter une collaboration franche, sincère, sans arrière-pensée ».

Le *Trung-Bắc Tân-Văn* (30-31 juillet) écrit que « la population indochinoise vient enfin de recevoir avec un réel soulagement son nouveau Gouverneur Général » et commente favorablement les mesures qu'il a prises ou a suggérées aux pouvoirs métropolitains pour apporter les premiers soulagements à la situation de l'Indochine, notamment en ce qui concerne la question vitale du riz.

Constatant « qu'en reprenant les rênes du Gouvernement de l'Indochine, les premiers gestes de M. Robin ont été en faveur des populations dont les difficultés ne l'ont pas laissé indifférent », ce journal conclut : « Ayons donc confiance en lui et au moment où il s'apprête à travailler au relèvement de notre pays, exprimons lui ici nos respectueux souhaits de bienvenue en même temps que notre dévouée gratitude pour le résultat qu'il a su déjà obtenir et qui nous autorise à augurer favorablement de l'avenir ».

\* \*

Le retour de M. Robin a eu donc pour premier résultat de donner toute satisfaction aux indigènes et de faire renaître la confiance dans les cœurs. Et à mesure que la prise de contact s'effectue avec chacun des pays de l'Union, cette opinion générale se trouve encore fortifiée. Un

coup d'œil sur la presse annamite en langue indigène, là encore, vaudra toutes les preuves, en apportera d'indéniablement convaincantes.

Le *Đông-Pháp* du 1<sup>er</sup> août, après avoir rappelé la situation difficile du pays, écrit : « il était grand temps que nous ayons enfin un chef, un chef dans toute l'acception du terme, pour diriger nos destinées chancelantes », puis, plus loin : « M. Robin n'est pas pour nous un inconnu ; nous l'avons vu à l'œuvre, nous connaissons son caractère résolu, son énergie à toute épreuve dont il nous a donné maintes fois l'exemple dans des circonstances autrement critiques. Il n'est pas homme à s'effrayer d'une situation même désespérée. Dès qu'il s'est proposé un but à atteindre, il marche droit devant lui, sans souci des obstacles qui loin de le rebuter ne peuvent que l'inciter à persévérer ».

Et ce journal ajoute qu'« avec un tel chef nous pouvons être assurés que l'Indochine verra sa situation progressivement améliorée », puis termine en souhaitant que « la confiance du Gouvernement de la République le conserve longtemps parmi nous, lui qui connaît admirablement les aspirations et les besoins des populations qu'il est appelé à administrer ».

Le *Trung-Hòa*, en publiant les 4 et 7 août de larges extraits traduits du discours de Saigon du Gouverneur général, déclare que « l'Indochine entière a confiance en lui pour sortir d'une période difficile. Ce n'est pas une illusion qui s'ajouterait à tant d'autres, car l'Indochine connaît parfaitement son Gouverneur général, comme lui la connaît de même, ce qui est une sérieuse garantie pour l'avenir du pays. »

Le *Văn-Học tạp-chi*, le 11 août, salue le retour de M. Robin en Indochine en concluant en ces termes : « fort de plus de trente années de séjour en ce pays, le nouveau chef de la colonie est très au courant des besoins de nos populations ; souhaitons que de son expérience sortent des réformes profitables à tous ».

Le *Trung-Bắc Tân Văn* du 3 août, donne, de son côté une traduction de l'interview qu'à sa débarquement à Saigon M. Robin a accordé à l'envoyé de *France-Indochine*, M. Le Graucande, et écrit à cette occasion : « les Indochinois qui sont maintenant réduits à la dernière extrémité ont les yeux fixés sur leur nouveau chef dont le caractère énergique leur est connu. Jusqu'ici que de problèmes politiques, économiques et sociaux effleurés et jamais solutionnés ! Cette fois, cependant, nous croyons que notre optimisme ne sera plus soumis à une nouvelle épreuve ».

Quant au *Tân-Thiếu-Niên*, il a consacré à la personnalité du nouveau chef de la colonie plusieurs de ses articles de tête, soit pour rappeler en termes élogieux le long passé de M. Robin en ce pays, soit pour commenter son discours du 8 août 1934 à Hanoi.

Dès le 1<sup>er</sup> août, plus que le Gouverneur général s'apprêtait à gagner la capitale tonkinoise, ce journal écrivait : « la population entière se prépare à le recevoir dignement pour le fêter et lui prouver ses sentiments d'indéfectible attachement,

tant sont profondes les traces que M. Robin a laissées en ce pays ».

Il ajoute que « ce qui accroît encore sa popularité, c'est qu'il a été désigné pour prendre la lourde charge du pays à un moment particulièrement critique de son histoire, pour le sauver du marasme économique où il se débat ».

Parlant de la politique indigène, le *Tân-Thiếu-Niên* 10, 11, et 12 août) remarque que parmi les Gouverneurs généraux qui se sont succédé en Indochine, M. M. Sarraut, Varenne, Pasquier et Robin ont laissé les traces les plus profondes en ce pays et leurs noms sont les plus connus dans les milieux indigènes pour leur politique franchement libérale à l'égard des autochtones. Et notre confrère se réjouit de voir maintenir cette politique par la ferme volonté du chef de la colonie.

♦♦

*Vox populi...* De cette ample moisson de témoignages de confiance et de joie, que conclure si non que l'Indochine est en bonnes mains et que le meilleur service que le Gouvernement de la République puisse lui rendre est d'y maintenir le plus longtemps possible le chef dont la venue est saluée de toutes parts par l'allégresse, le courage revenu et la reprise générale des efforts pour le redressement.

N. P.



# Une vie nouvelle *(suite) (1)*

*(Conférence faite à la Société d'Enseignement Mutuel de Hanoi)*

par NGUYỄN-TIẾN-LÃNG

## II

### **Mission de la jeunesse dans le mouvement pour une vie nouvelle**

J'ai dit, il y a un instant : « Etre un Annamite de l'époque actuelle n'est pas une chose facile. Etre un jeune Annamite est encore plus difficile . »

Vous connaissez tous la chanson populaire :

*« Voici qu'en deux courants s'écartent  
[les eaux du fleuve ;  
Deux lampes sont allumées dans la  
[même maison quelle est la flamme  
[qu'on doit entretenir ? »*

Dans sa simplicité, comme elle serre le cœur de l'auditeur qui en l'écoutant, l'applique à l'actualité. Mais de même qu'elle est poésie spontanée jaillie du fond du cœur de nos pères, la chanson populaire est aussi sagesse spontanément accumulée par les aïeux. C'est pourquoi ayant posé la question : *« En deux courants divergents, s'écartent les eaux du fleuve, dans la même maison, deux lampes sont allumées, laquelle entretenir ? »*, ils ont tout de suite fait suivre la réponse : *« Voulez-vous la fraîcheur ? Allez-vous baigner à la source du Fleuve. Voulez-vous*

*manger des myrtes bien mûres ? Pénétrez au cœur vert de la forêt. Des deux mains, si vous courbez à la fois les deux branches, du moins cueillez seulement les fruits mûrs, et laissez, laissez les fruits verts ».*

La première mission de la jeunesse, c'est de savoir cueillir le *fruit mûr* mais laisser le *fruit vert* . . .

Les jeunes gens, nous nous sommes tout d'un coup trouvé promus au rang d'avant-garde dans la vie nouvelle de toute la nation. Car dans la rencontre de l'Orient et de l'Occident, c'est nous qui avons eu la grâce d'approcher l'Occident de bien plus près que nos prédécesseurs et ascendants. Il me souvient, étant petit, avoir entendu un *giáo-thụ* ou maître de caractères ayant reçu une teinte d'instruction française. Parlant de morale occidentale, le vieux maître me rétorqua : « Croyez-vous que je ne la connaisse pas, la morale des occidentaux ? J'ai lu leurs livres. Ce qu'enseignent leurs livres de morale ? J'embrasse ma mère, j'embrasse mon père, je ne suis pas gourmand, j'aime bien mon maître », et c'est cela que l'on compare à la morale de l'Extrême-Orient ? Notre *giáo-thụ* avait pris un quelconque bouquin primaire, les Lectu-

(1) Voir Nam-Phong du 15-7-1934.

res de Toutey à l'usage du cours préparatoire par exemple, comme la quintessence de toute morale en Occident. Ne rions pas trop des anciens comparables à ce brave *giáo-thư* même si parmi eux il s'en trouve qui partagent la même erreur.

Dans le mouvement pour une vie nouvelle, notre tâche c'est d'être un lien, un trait d'union. Unir l'Orient à l'Occident, en dépit de Rudyard Kipling ; car si celui-ci affirme que l'Orient et l'Occident ne se rencontrent pas, nous savons bien qu'ils se sont rencontrés, car leur rencontre c'est en nous même qu'il s'opère. Mais il ne suffit pas qu'elle se soit opérée, il faut la rendre visible au dehors. Pour cette extériorisation, distinguons ce que nos compatriotes pourront saisir et ce dont l'acquisition leur soit immédiatement profitable ; ce sont ces choses-là que, s'il m'est parmi de parler par images, j'appellerais *fruits murs*. Bien d'autres choses également belles, ne gagnent pas encore à être adaptées à tous nos compatriotes, gardons donc pour nous seuls leur beauté ; ce sont des *fruits verts*, comme dit la chanson. Notre rôle de trait d'union nous impose ainsi une tâche d'adaptation, de conciliation. Conciliation en vue d'éviter tout conflit regrettable entre les jeunes et les hommes âgés, lesquels sont, dans les familles, à un rang qui les investit du pouvoir de nous commander, et dans la société, détiennent une notable part de l'opinion, susceptible de créer autour de nos actes des rumeurs favorables ou défavorables, un courant d'approbation ou de désapprobation.

Nous sommes formés par la culture occidentale. Mais notre pays ne connaît cette culture que depuis relativement peu de temps. Nous aimons bien des formes de vie européennes, bien des habitudes et des façons d'agir dont nous

avons pu constater qu'elles ont donné à l'Européen une vie aérée, claire. — Mais ces façons d'agir et ces habitudes ne sauraient, en un moment, prendre la place de nos traditions, de nos immuables traditions. Il est vrai que notre troupe de jeunes grossira d'année en année en nombre ; mais actuellement elle n'est qu'une minorité, comparée à la totalité de la nation. Si dans les villes, une évolution des esprits peut être notée, dans les villages, les « *jeunes* », n'ont de jeune que leur âge et sont restés, quant à leur mentalité, des *anciens*. Est-ce à dire que nous puissions les mépriser ? Non, puisque dans l'imitation des Occidentaux nous avons vu que jamais nous n'arrivons à nous rendre « 100 % » pareils à ceux-ci. Ce n'est d'ailleurs nullement souhaitable. « Nous avons notre âme, dit le poète, pourquoi irions-nous emprunter l'âme d'autrui ? »

La troisième mission qui incombe donc à la jeunesse, c'est de se servir de la civilisation occidentale pour mettre en valeur ce qu'il y a de meilleur dans notre propre civilisation. C'est à cette condition que nous éviterons le reproche d'être des « perroquets » ou des « singes ». Et ce n'est pas là, pour en revenir à la comparaison dont je me suis servi, retourner à la mare stagnante. Non, de cette manière, on creuse un beau canal afin que la mare qui stagnait, mais où beaucoup trop encore des nôtres persistaient à vouloir se baigner sans chercher ailleurs une eau plus pure, trouve une communication avec une nappe d'eau limpide et douce.

Ce sont là peut-être des banalités, que beaucoup des auditeurs de ma génération trouveront assez timides, assez rétrogrades. Je les supplie de ne pas soupçonner la bonne foi d'un esprit qui a des

opinions modérées justement parce que ses propres expériences lui ont appris à modérer ses élans. Que de fois ai-je voulu marcher vite et me suis-je vu, par les inconstances, rappelé en arrière ! Que de fois ai-je voulu rompre en visière avec de vieilles coutumes, et me suis-je vu forcé de reconnaître que détruire pour détruire est peu d'affaire, si on ne sait que mettre à la place de ce qu'on a détruit : on ne fait ainsi qu'augmenter le gâchis.

Donc, c'est quand on atteint réellement des résultats dans la conquête du nouveau, que l'on a le droit d'abandonner les vieilles choses. Attention à ce qu'on lâche la proie pour l'ombre ! Dans le domaine national et social, nul n'a le droit de se tromper, de lâcher le solide pour l'inconsistant.

Je veux bien néanmoins reconnaître à ceux de la jeune génération qui se sentiraient d'une trempe vraiment au-dessus du commun, le droit d'avoir une vie qui n'est pas celle que je propose à la majorité. Ceux-là, si en adoptant des manières nouvelles, ils parviennent à nous faire honneur, à attirer des éloges à notre pays, à notre race, je leur dirai volontiers : « modernisez-vous et oubliez si bon vous semble tout le passé ». De tels hommes sont des représentants, des « ambassadeurs » en quelque sorte : je pense aux ambassadeurs que nous envoyions en Chine, aux Mac-dinh-Chi et autres noms restés illustres, qui n'ont bien accompli leur mission dans l'Empire Céleste qu'en battant les Chinois avec leurs propres armes, qu'en les surpassant dans leurs propres domaines.

A l'égard de ceux qui se sentiraient maintenant une âme et des capacités

d'« ambassadeur », je n'aurai point le mauvais goût de refréner, par des paroles de modération, un noble élan vers le mieux.

Mais il me sera permis de me demander : combien chaque siècle produit-il dans un pays de Mac-dinh-Chi ?

### III

#### Regards sur quelques pays dont l'évolution nous propose des exemples éloquents

J'arrive aux exemples que je me promettais de vous citer.

En premier lieu, j'appellerai votre attention sur le « mouvement de vie nouvelle » qui vient d'être déclenché en Chine et dont Chang-kai-Sek a pris l'initiative, mouvement qui est actuellement en plein développement chez nos voisins. Je vous rappelle qu'après la révolution chinoise, la chute de la dynastie mandchoue, l'instauration du régime républicain, et, bien que cette république n'est qu'une façade qui masque des divisions intérieures des haines de partis, un beau désordre, et des inquiétudes sérieuses au point de vue relations avec l'extérieur, les hommes politiques qui veillent aux destinées de la Chine désirèrent organiser une « Chine nouvelle », en pensant que, pour cela, il suffisait de changer les formes, qu'en procédant par des décrets et par des réglementations on arriverait à transformer les mœurs d'une nation. Ce fut donc de cette manière qu'ils procédèrent, par exemple pour essayer de faire abandonner le calendrier lunaire et adopter le calendrier occidental.

Quels sont les résultats ? nous lisons récemment dans la *Revue nationale chi-*

*noise*, de Changhai, sous le titre « *Vieilles coutumes, nouvelles mœurs* » la description du Têt des Chinois, montrant que cette solennité du premier de l'an du calendrier lunaire, pour être en contradiction avec les ukases des réformateurs, n'en garde pas moins toute sa valeur aux yeux des Chinois, et concluant que des ordres donnés par quelques hommes ne comptent guère devant des traditions qui datent de milliers d'années. Il est donc bien inutile et déplacé de donner de pareils ordres :

« Que ce soit, écrit l'auteur de cet article, à Shanghai, à Pékin, à Tien-tsin ou dans toute autre grande ville, le jour de l'an du calendrier lunaire (14 février) a été célébré avec une gaieté et une animation beaucoup plus grandes que les années précédentes. Les boutiques restèrent fermées pendant plusieurs jours. Les patrons, employés et ouvriers chôment. Dans les rues, une foule endimanchée, joyeuse. Les réjouissances n'avaient cependant aucun caractère bruyant, car les autorités avaient interdit les manifestations extérieures de la joie. Cela va de soi. N'avaient-elles pas aboli le calendrier lunaire, remplacé par le solaire, et décidé seule se ferait la célébration de ce dernier? Le peuple, tout en obéissant, se mit à fêter le printemps nouveau dont l'éclosion correspondait avec la période du 1<sup>er</sup> jour de l'année lunaire. Aucune loi ne peut interdire au peuple de se réjouir à certaines dates et de se livrer à des plaisirs innocents. Les organisateurs de la Chine nouvelle sont aussi de cet avis, mais ils déclarent d'autre part qu'il importe de libérer le peuple des idées surannées des pratiques désuètes et des coutumes retardaires. On ne peut que féliciter leur beau zèle. Que n'adoptent-ils des moyens moins

rudes que des décrets gouvernementaux ou des arrêtés de police? Que n'ont-ils ordonné aux maîtres et aux maîtresses d'école d'enseigner à la nouvelle génération qu'une trop grande fidélité aux anciennes traditions était une entrave à l'organisation de la Chine nouvelle? Ce serait le seul bon moyen d'arriver, lentement mais sûrement, à l'abandon de nos anciennes coutumes et de pouvoir modeler une mentalité nouvelle. Des années auraient été nécessaires pour opérer une telle transformation mais le but visé aurait certainement été atteint. On a préféré s'en tenir à des mesures de police, et après plusieurs années d'un contrôle inexorable, on n'est pas bien loin du point de départ... »

C'est en ces termes que l'article conclut, après avoir cité des preuves qu'il est légitime de la part des Chinois, d'accorder encore une valeur à certaines coutumes du Têt :

« Le Gouvernement Chinois a certes raison de vouloir tout unifier sous son contrôle. Qu'il désire voir la Chine participer au progrès universel, c'est un de ses devoirs et non des moindres. Qu'il organise une Chine nouvelle en faisant table rase des traditions millénaires, nous ne lui contesterons pas ce droit, mais nous lui demanderons d'éviter l'arbitraire et de procéder rationnellement. Il importe, pour le succès même de l'organisation entreprise, de préparer le peuple aux mœurs nouvelles qu'on veut lui imposer. C'est aux petits Chinois, génération de demain, qu'il faut inculquer la connaissance de ces mœurs pour que, devenus citoyens, ils puissent pratiquer comme elles doivent l'être. Pour y arriver, il faut du temps et de la patience. Les Chinois Vieille Chine disent : qu'on

nous laisse vivre comme nos ancêtres. Quel mal y aurait-il à le leur permettre ? Respectueux des traditions, ils le seraient de l'autorité nouvelle, plus et mieux que les citoyens mal éduqués qui sont persuadés qu'en s'habillant à la mode de Paris, et en dansant bien, ils ont rempli leurs devoirs envers le pays. Qu'on laisse ces vieux-là vivre de leur vie et qu'on développe l'éducation des jeunes, si vraiment ceux qui bâtissent la Chine nouvelle veulent réussir dans leur tâche ».

Dans leurs grandes lignes, que de choses, en Chine, ressemblent à cette tentative d'abandon de l'ancien calendrier ! Les révolutionnaires se disent : « Nous devons organiser une Nation chinoise nouvelle, une Chine moderne ». Mais vingt ans et plus sont passés depuis la révolution chinoise et la Chine nouvelle est-elle organisée de façon satisfaisante ? Il est évident que la perfection n'est pas de ce monde, et qu'une vingtaine d'années sont peu de chose en comparaison de l'histoire millénaire d'un peuple. Mais toute entreprise, pour n'être pas parvenue aux résultats qu'elle visait en se constituant, ne peut prouver sa vitalité et sa viabilité qu'autant que quelques résultats existent déjà et soient probants. Et vingt ans s'ils ne sont rien devant des millénaires d'histoire, n'en demeurent pas moins un temps notable à une époque où l'évolution se mesure jour par jour.

Après vingt ans de réformes, la Chine est en plein désordre, et ce n'est pas parce qu'il lui manque des personnalités de talent. Dans le parti républicain, elle compte plus d'un esprit éminent et rompu aux méandres de la politique, plus d'un homme politique se dévouant entièrement pour leur race et leur pays ; mais si le but est clair, la méthode est confuse

et fausse. C'est pourquoi les résultats déçoivent maintenant les partisans même de la modernisation accélérée.

Leur déception les replie sur eux-même et ils s'aperçoivent que leur erreur fut d'avoir conçu et exécuté des réformes sans unir l'ancien au nouveau, sans les concilier, d'avoir supposé qu'un pays peut oublier sa propre histoire, renier ses coutumes propres. Leur erreur fut d'avoir cru que les réformes pouvaient se faire par ukases, que la coercition pouvait amener un peuple à suivre de nouveaux chemins quand ce peuple, depuis des dizaines de siècles, ont connu d'autres règles et d'autres façons de vivre, quand la trace profonde de l'hérédité imprime profondément celles-ci de sa mentalité.

Le « mouvement en faveur d'une vie nouvelle » ou « mouvement de la vie nouvelle » provient de ce que la Jeune Chine s'éveille de cette erreur, et la propagation rapide de ce mouvement est telle qu'actuellement c'est une véritable mystique nouvelle qu'il insuffle aux Chinois — En quoi consistent ce mouvement et cette mystique ?

L'origine du mouvement de la vie nouvelle en Chine fut Nan-tchang. Le promoteur en est Chang Kai-Sek, généralissime de l'armée chinoise, et chef écouté du Kuomintang. Le but en est de procéder à un redressement des mœurs et du genre de vie du peuple chinois, la suppression des manières trop libres, la pratique des vertus ; les Chinois envisagent ce redressement moral et ces remaniements sociaux non seulement sous l'angle de l'ordre intérieur de la Chine que ce mouvement contribuerait à ramener et à maintenir mais encore sous l'angle de la politique extérieure, ce mouvement devant amener après l'unification de la Chine, une amé-

lioration de ses relations avec les puissances. L'aspect social du mouvement est, pour les Chinois, les transformations qu'ils en attendent dans leur vie quotidienne, mais l'aspect national et international du mouvement ne les préoccupe pas moins.

Pour bien comprendre ce mouvement, rappelons-nous que la majorité des Célestes vit dans une situation voisine de la misère, de sorte que lorsqu'on parle de « redressement des mœurs », de retour à la simplicité, à la pureté, c'est aux mœurs des gens riches, des oisifs, qu'il convient de penser.

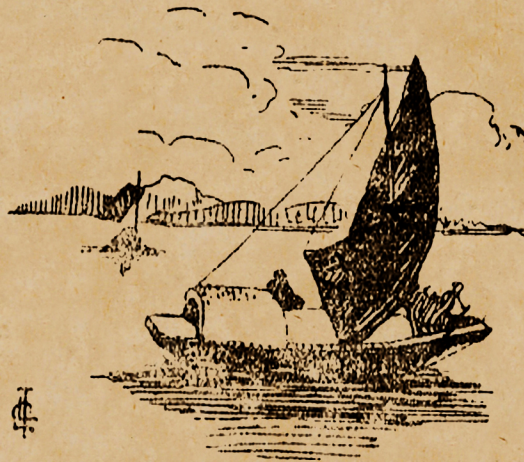
En second lieu, il faut ne pas perdre de vue la très grande différence qui sépare les genres de vie du Chinois des villes et du Chinois des campagnes. Les excès dans le sens de la modernisation, que le mouvement de vie nouvelle se

propose de corriger, sont le fait des citadins uniquement.

Quant aux compagnards, ils demeurent dans l'ensemble profondément attachés aux us et coutumes millénaires, à toutes les traditions familiales et morales qui ne sont pas, à les bien considérer, sans beauté, et qui inspirent le respect parce qu'ils sont les caractéristiques même de la civilisation chinoise. Le peuple en reste donc profondément imprégné. Que dire de leur attitude devant le progrès moderne que d'aucuns voulaient leur imposer ? Cette attitude n'est ni hostile ni favorable : elle est caractérisée par une indifférence qui vient de ce que les intéressés, ignorant même ce dont il s'agissait, ne pouvaient formuler l'éloge ou le blâme, manifester la sympathie ou l'antipathie l'attraction ou la répulsion.

NGUYỄN TIẾN-LÃNG

(La fin au prochain numéro)



## Le nouveau visage de Hué *(suite)*



### II

#### Entretiens avec M. Pham-Quynh *(suite)*

Je revois la grande salle aux murs tapissés de livres, le bureau encombré de dossiers, de fichiers, de volumes entr'ouverts, et derrière le bureau, détachant sur le fond sombre de la bibliothèque la blancheur mate de son visage que faisaient encore ressortir la robe noire et le turban noir, M. Pham-Quynh lui-même, les yeux pétillants sous les fameuses lunettes d'écaille, toute la physionomie étonnamment jeune, la bouche souriante. Il s'était levé pour me serrer la main. Il me fait asseoir en face de lui. En moi, de confuses impressions s'agitent en regardant cet homme sur lequel déjà à cette époque s'étendaient les ailes de la gloire, cependant que des critiques contradictoires circulaient. Au demeurant, peut-être ne lui en voulait-on que parce qu'il était parvenu à une certaine fortune, ou au moins une certaine aisance : pouvait-on cependant, en toute impartialité, lui reprocher d'avoir su garantir avant tout une stabilité, une sécurité matérielle qui étaient les conditions primordiales de l'indépendance et d'une activité personnelle? C'était autrefois que l'idéal du sage consistait à se nourrir du riz rassis, à boire de l'eau claire, à se coucher sur son propre bras arrondi en guise d'oreiller. Le lettré et le journaliste de nos jours, ne

sauraient se consacrer à l'art, tenter une action sociale et surtout politique, sans s'être au préalable conquis sa place matérielle au soleil. Je n'avais pas, au moment de cette première visite à M. Pham-Quynh, des idées aussi nettes sur ce point. Je connaissais l'œuvre littéraire de cet homme je savais le prestige immense qu'il s'était acquis à la suite de son séjour en Europe ; j'avais lu également les articles où il défendait une politique presque conforme à la ligne officielle et j'avais entendu les racontars auxquels cette coïncidence donnait cours dans certains milieux. Un mélange d'admiration sincère, et de sympathie inspirée par la similitude de certains goûts et de certains buts (dès ces années-là, en effet, je ne concevais pas d'autre métier possible auquel consacrer mon avenir, que celui de littérateur...) une pointe de doute ou de curiosité sur le côté politique de l'œuvre de mon interlocuteur, tel était donc mon état d'esprit... Je formulai mes remerciements à M. Pham-Quynh pour son aimable article. Il me fit parler de mes études, de mes projets d'avenir, me donna quelques conseils, avec beaucoup de gentillesse et de tact. Rien n'était en somme moins fondé que la réputation de morgue, de froideur qui était faite au Directeur de la Revue Nam-Phong, si j'en jugeais par son attitude à mon égard.

J'étais un impulsif. Je n'ai jamais su «rentrer» une question lorsqu'elle me brûlait les lèvres : Dussé-je être indiscret, il me fallait la poser ! À brûle-pourpoint, moi jeune collégien, je me mis donc, tout d'un coup, à questionner l'écrivain célèbre :

— Vous défendez le mandarinat. C'est ce qui fait que beaucoup de jeunes doutent de vous ! Car, vous le savez, nous avons perdu tout espoir de cette institution qui s'est discréditée par ses abus.

C'était peut-être une façon un peu simpliste de poser le problème de la situation politique de M. Pham Quynh. Il le prit néanmoins très bien. Sans nul étonnement, sans se départir de son toujours imperturbable calme, il me regarda bien en face et me dit :

— Je distingue l'institution et les hommes. Si les hommes sont défaillants, qu'on les remplace, mais l'institution, par quoi le remplacerait-on ? Je vois dans le mandarinat le corps de fonctionnaires d'autorité qui sera le noyau indispensable pour, plus tard, nous administrer nous-même ; il faut bien penser aux jours, lointains certes mais qui arriveraient inmanquablement, où nous aurons à assurer nous-même, sans l'aide française, l'organisation de notre pays, le fonctionnement de notre vie collective. Je ne vois pas comment on pourrait, surtout ce jour-là, se passer des mandarins.

— Il y a une différence certaine entre l'institution et les hommes, osais-je répliquer. Mais l'ambiance agit fâcheusement sur les caractères, on en a eu plus d'une fois la preuve, et peut-être donc est-ce l'ambiance toute entière, c'est-à-dire l'essentiel de l'institution même, qu'il faudra changer ?

— Je suis moins sceptique que vous sur la valeur des hommes et la possibilité d'en trouver qui ne se laisseraient pas influencer par l'ambiance.

Il se leva. Je compris que, n'étant pas venu pour lui poser des questions mais pour le remercier, peut-être me suis-je laissé entraîner trop loin. Je revins sur le terrain des propos d'usage en lui demandant des nouvelles de son fils qui fut pour moi un excellent camarade des premières années de nos études, à l'école d'Enseignement Mutuel de Hanoi. Puis, je pris congé, l'esprit encore perplexé sur cette fameuse question du mandarinat.

Je suis demeuré perplexé bien longtemps. Mais il arrive souvent que dans la vie, les événements vous dépassent et qu'à la lumière de leurs enseignements on apprend à ne pas trop être attentif aux détails et à voir les grandes lignes, à se faire des opinions réalistes qui prennent leur parti de quelques éléments d'appréciation dont on doit volontairement diminuer le rôle. Que les bonnes âmes n'aillent pas me faire dire là-dessus ce que je n'ai pas voulu dire ! J'entends que si aujourd'hui, comme je ne m'en cache nullement, je suis devenu moins sévère pour le mandarinat, moins sceptique sur son avenir, si j'espère en la monarchie rajeunie avec un Empereur jeune et de formation française comme S. M. Bao-Dai, c'est parce qu'à l'école des faits j'ai appris à compter avec eux et à plier à leurs caprices les exigences rigoureuses d'une logique dont la vie n'a cure parfois.

Il peut paraître peu logique d'admirer l'Empereur et de se contenter des mandarins pour la mise en œuvre des réformes nationales, alors qu'on est entièrement acquis aux idées françaises et aux formes

de vie spacieuses de l'Occident. Et cependant, il le faut bien. Car nous qui nous sentons tellement occidentalises ou le croyons, nous ne sommes qu'une infime minorité par rapport à l'ensemble du peuple annamite à qui il faut de longtemps encore un roi et des mandarins. Et c'est le peuple qui compte.

Quand je vivais entre les quatre murs du Collège, je construisais des systèmes, quand je fus jeté dans la vie, quand j'eus collaboré quelque temps avec des chefs et des administrateurs français, je fis moins de théorie et je me mêlai davantage à ce que naguère, avec Nietzsche, je n'hésitais guère à appeler le « troupeau ».

Des tiraillements douloureux me déchirent l'âme bien souvent, car au fond il m'en coûte beaucoup, de reconnaître qu'il soit nécessaire de n'évoluer qu'avec une pareille lenteur. Mais il est dans la condition de tout homme de se résigner. Je me suis résigné à la lenteur. Ma seule angoisse est qu'elle soit parfois purement et simplement immobilité. Et c'est pourquoi je suis venu contempler le visage rajeuni de la capitale. J'ai lu il n'y a pas longtemps dans un des innombrables articles écrits sur le Nouvel Annam : « Pendant que l'on papote sur les derniers pots de la Cour, pendant qu'on assomme un Pham Quynh imperturbable, un esprit nouveau s'instaure, les réformes sont appliquées. Demain tout le monde sera stupéfait du chemin parcouru sans que personne s'en fût rendu compte. Au fond, tout cela cache peut-être une souveraine habileté » ? C'est M. Bauduin de Bellevall qui a dit cela dans l'*Indochine* de décembre 1933. Cette phrase me revient en mémoire en regardant celui qu'on « assomme » et qui continue en effet à être « imperturbable ». C'est dans le doux

soir de Hué, au glissement sonore et vertigineux de la voiture du Palais Impérial affecté au service du Ministre, que je reprends avec M. Pham Quynh l'entretien de la maison n° 5 de la rue des Cuirs... Parfois la douceur du décor pose sur ma bouche le calin bâillon d'une invitation au silence à laquelle je me hâte d'obtempérer. O soirs de Hué, ombres amoureuses, parfums, verdure reposantes, routes rouges sous les pins, ô paix des tombeaux, cloches dans les pagodes lointaines, et feux un à un s'allumant dans les cases que l'ombre enveloppait ! Pourquoi y a-t-il sur la terre des coins aussi beaux que cette molle banlieue huéenne s'ils ne doivent pas inspirer aux gens qui ont la faveur d'y demeurer des pensées plus pures, une ferveur renouvelée mise au service de l'idéal, plus d'appétit à admirer, à comprendre, à aimer ? L'ensorcellement des paysages des environs de la Merveilleuse Capitale est tel qu'à leur contact s'effacent toute impureté, toute peine, tout souci. Et lorsque S. E. Pham me dit : — « Pour avoir le plaisir de vous montrer un peu ces paysages qui me sont aussi chers qu'à vous, et à tous ceux qui aiment la beauté, j'ai laissé aujourd'hui bien plus tôt que les autres jours mes affaires du ministère et du cabinet. Les autres jours, je sors de mes bureaux à huit heures du soir souvent ; j'ai tant de choses qu'il me faut personnellement voir et régler !... » — je plains silencieusement le Ministre et ne fus pas loin de préférer au sien mon sort de voyageur modeste mais libre : je me souvins à temps que cette liberté n'était que relative...

Nous gardâmes tous les deux un silence lourd de pensées différentes...

Je le rompis le premier pour de nouveau faire mon métier d'informateur et

questionner le Ministre sur ses travaux. Il m'exposa avec chaleur ses réalisations, ses projets :

—Je peux enfin appliquer dans une faible mesure mes plus chères idées. L'application est délicate, mais quel plaisir vaut celui de voir l'épreuve du réel confirmer ses thèses ! Vous verrez demain mon ministère, vous viendrez également au cabinet. Je vous montrerai aussi la Bibliothèque Bao-Dai que nous allons pouvoir inaugurer bientôt. Chaque jour j'ai la satisfaction d'avoir fait avancer un peu un tangible résultat. Qu'importent les calomnies et les racontars ? J'ai conscience de servir mon pays en servant Sa Majes-

té et le Protectorat. Les questions d'Enseignement populaire surtout sont passionnantes.

L'auto roulait, les routes couleur de sanguine se faisaient plus sombres sous les pins plus rêveurs, les lucers dansantes des phares se jouaient sur l'herbe des pelouses ou sur les tertres dénudés des tombeaux. Nous montions au Belvédère du haut duquel la vue embrassait une magnifique courbe de la Rivière des Parfums et un pan de plaine avec des villages charmants. Et puis, il faut rentrer.

NGUYỄN-TIÊN-LANG

*à suivre)*



# Connaissance de la Forêt



*Voyage à Son-la et Lai-châu avec  
M. le Résident Supérieur THOLANCE (1)*



## Décès de Monsieur Saint-Poulof, Résident de Sonla

*C'est avec une tristesse mêlée de stupeur que nous avons appris le trépas de M. Saint-Poulof, Résident de Sonla, dont en plus d'une des pages que nous avons écrites, nous nous sommes plu à évoquer la physionomie originale et attachante, à célébrer l'œuvre et le grand cœur bien français. Débordant de vitalité, il semblait destiné à poursuivre jusqu'au bout la réalisation de son rêve : après une vie bien remplie au service de la France et du pays Thai qu'il aimait d'une affection égale, se retirer à l'ombre de ses chères montagnes de Sonla, dans la compagnie des montagnards à l'âme simple. Le Destin en a décidé autrement. Nous ne reverrons plus jamais son gai visage, ses yeux vifs, son sourire empreint de bonté. Mais à cette route Supt-Sonla qu'il a construite avec ses Thai, son nom demeurera attaché et dans la province, plus d'une chanson pieuse, à une veillée de villageois rappelleront sans doute sa mémoire. Puisse parfois quelques-unes des lignes qu'on a lues, des lignes qu'on va lire, être un écho de ces commémorations.*

N. T. L.

## Séjour à Sonla

Pour nous récompenser de nos quatorze ou quinze heures d'auto, voici de belles fêtes après tout de beaux paysages.

Car les Thai adorent les fêtes, les libations en commun, les khènes, les danses et M. Saint-

Poulof est un hôte habile à mettre en valeur le pittoresque de « son » cher pays Thai. Tout contribua donc à faire de notre première nuit de Sonla une belle nuit, lumineuse, chantante et colorée !...

Lorsque nous arrivâmes, à sept heures et demie du soir, le coup d'œil du chef-lieu étincelant sur ses mamelons, d'une double et triple ceinture de lumières surprenait agréablement ceux qui croyaient arriver dans un « bled » perdu. . . Tout Sonla s'était en effet non seulement pavoisé aux trois couleurs, mais encore illuminé en l'honneur de Monsieur Tholance. Sur le chemin qui montait à la Résidence, les écoliers faisaient la haie, alternant avec des montagnards bâtis comme des statues, figés dans une attitude de respect ; tous agitaient des drapeaux, élevaient des torches qui jetaient sur nos voitures des effets clignotants. Nous voici parvenus devant la Résidence. Le clairon sonne, la garde indigène et les partisans rendent les honneurs. Dans les salons, tous les Français de la localité s'étaient donné rendez-vous : tous des fonctionnaires ; quelques dames pâlies par l'anémie palustre.

Ce sera le lendemain matin seulement, à la présentation générale des fonctionnaires français et annamites, qui vinrent à côté des ouvriers de l'œuvre française, quelques-uns des nôtres qui leur apportent leur collaboration dans ces montagnes lointaines autrefois redoutées des hommes de chez nous.

Mais tout à l'heure, au cours de la soirée de danses et de chants, je pourrai déjà faire la connaissance de ces compatriotes aventureux.

Après le diner, tandis que la jeune et charmante campagne Thai du Résident l'aidait à nous faire les honneurs de sa maison avec une grâce exquise mêlée de timidité, s'exprimant en Français correctement et d'une voix prenante et bien timbrée, des mi-

(1) Voir *Nam-Phong* depuis le 1er Mai 1934.

liciens qui s'affairaient dans la cour y achevaient l'installation de véritables projecteurs à acétylène dont la lumière rehaussait le spectacle des Thai aux pittoresques costumes qui avaient afflué. On tira des feux d'artifice, on but à la jarre, à d'innombrables jarres !... On fit de la musique, Des montagnards accordèrent leur voix pour chanter la bienvenue au représentant de la France.

Des jeunes filles au buste droit serré dans leur corsage brodé, aux longues jupes onduleuses, dansèrent avec des écharpes et des éventails pailletés d'argent ; nous admirâmes leur sens du rythme et leur grâce svelte et bondissante. Enfin il nous fallut, suivant un usage qu'il serait, paraît-il, malséant de transgresser, nous mêler à une riuse farandole, une vaste ronde formée par tous ; du chef au simple montagnard, tous s'y donnèrent la main. Les costumes français se mêlèrent aux robes noires des femmes Thai et à leurs broderies colorées, les khènes et les tambourins s'en donnèrent à cœur joie, M. Saint-Poulof ne fut pas de tous les danseurs le moins agile et le moins rayonnant.

Je m'étais faulfilé derrière un des massifs du parterre après quelques tours de cette farandole endiablée : Il est toujours tellement plus intéressant d'être spectateur qu'acteur, dans la plupart des spectacles... Il ne me déplaisait pas de tenir, au hasard de la danse, dans ma main une main fraîche et confiante de jeune fille de la montagne, de pouvoir poser, de tout près, le regard sur son regard énigmatique et doux, mais combien je préférerais embrasser le spectacle de l'ensemble, sous la lumière de l'acétylène, aux sons de la bizarre musique.

Dans mon coin, des mains me tirèrent par la manche. Des collègues et des compatriotes m'ayant reconnu me firent accueil : Voici M. Pham-gia-Dê, médecin indochinois, depuis six ans attaché à ce poste, et qui a toujours demandé à y rester. Voici M. Vu-dan-Quê, entrepreneur, pour qui tout ce qui se faisait comme trafic et commerce dans les « sip sing chau thai » n'avait aucun secret. Voici M. Bao, instituteur ayant plus de quinze ans de séjour et qui m'assurait que le climat de Sonla lui a fait prendre de l'embonpoint... Il faut signaler bien haut tous ces exemples qui prouvent à nos compatriotes du delta combien dénué de fondement est le préjugé

sur le climat malsain des pays montagneux. Il faut aussi rendre hommage à ces fonctionnaires qui étaient volontairement restés là bien qu'ils eussent droit à leur retour dans le Delta.

Pour moi seul, par une attention délicate, M. Dê fit, à l'issue de la soirée à la Résidence, organiser par un chef de canton une petite sérénade chez lui, avant l'heure de me mettre au lit : car je reçus pendant mon séjour son hospitalité. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir les quatre jeunes filles au sévère costume indigo, aux chignons lisses, au regard si calme, droites sur les sièges d'osier du salon, et laissant filtrer de leurs lèvres mi-closes un murmure doux comme celui du vent dans une touffe de graminées...

\* \* \*

Le lendemain fut pour le chef du Protectorat une journée de travail.

M. Tholanco, debout dès six heures du matin, parcourut la localité et jeta partout le coup d'œil du maître.

Le Résident Supérieur visita la Garde Indigène, le Pénitencier, les bureaux de la Résidence, le Tribunal, la Perception, l'Hôpital et la Maternité, l'École Thai et l'École Professionnelle.

Tous ces établissements étaient d'un entretien et d'un ordre qui ne laissaient rien à désirer. Et quand il est permis de noter que des services importants de la province, comme l'assistance médicale, l'Enseignement, étaient confiés à des Annamites, on ne peut que se féliciter de trouver là des preuves de plus que lorsqu'on daigne faire confiance aux Annamites qui possèdent les qualités requises, ceux-ci sont capables de répondre à cette confiance même dans les postes ordinairement confiés à des Français.

M. Pham-gia-Dê me signala d'intéressants détails sur les progrès de la médecine occidentale dans ces montagnes où pour les cas difficiles le sorcier Thai n'a plus toute l'aveugle confiance dont il jouissait autrefois auprès de la masse. Pour les accouchements également, les femmes Thai préfèrent venir même de fort loin, se confier au médecin.

— Le paludisme, demandai-je à M. Dê, fait-il beaucoup de victimes à Sonla ?

— Naturellement, me répond le médecin, les Annamites y sont plus sujet que les Thaï, quoique ceux-ci également sont sensibles au climat contrairement à ce que l'on pourrait penser au premier abord. Les statistiques que j'ai pu dresser donnent pour les Annamites un pourcentage de 99% de fiévreux. Pour les Thaï, 50 à 78%. C'est l'examen de la rate qui fournit les plus probants indices : on vit que des enfants Thaï de quelques années à peine sont également atteints. Au fond, il y a pour les montagnards une sorte de sélection par rapport à la fièvre. Ceux qui tout jeunes succombent à ses ravages ne grossissent naturellement plus les pourcentages des statistiques. Ceux qui résistent gardent une rate anormalement gonflée mais ne présentent pas des accès pernicieux fréquents comme des Annamites venus du delta ; en fait, comme eux, ils sont frappés.

Je remerciai M. Dè de ces intéressants renseignements et suivis M. le Résident supérieur à l'école Thaï.

Au point de vue de l'enseignement je fus frappé par un fait qui me parut digne d'attention ; le véhicule de l'enseignement pour tous ces petits Thaï était notre propre langue, la langue annamite. Bon gré, mal gré, c'est par notre truchement que leur parviennent donc les notions d'instruction française. Nous sommes ainsi promus dans les rangs des collectivités ethniques, à un rôle d'ainé. Le seul hasard des circonstances, qui ont fait que des « manuels », en langue Thaï n'ont pu même être élaborés, nous ont valu cet honneur, mais ne nous oblige-t-il pas, en contre-partie, à des devoirs ? Ce n'est pas au moment où les peuplades de la montagne de Sonla apprennent notre langue que nous-mêmes allions-nous en désintéresser ? L'avenir de la langue annamite ! Quel grave problème. Voici que la floraison et le sucès de la presse française en langue annamite semble n'être pas sans entraver un peu l'essor des publications en langue nationale. Et moi-même n'est-ce pas dans la langue française que j'écris ces quelques impressions ? Impulsion des circonstances. Séduction irrésistible du doux parler français. Mais je me promis de garder dans mon cœur et dans ma vie la part des efforts littéraires sur le plan national.

Dans cette école Thaï que les soins de nos instituteurs annamites ont su rendre claire, gaie, décorée agréablement, pourvue d'un « musée scolaire » bien garni, comme les petits enfants Thaï avaient de beaux minois intelligents et heureux de s'instruire ! Avec quel empressement ils répondaient aux questions que le Chef du Protectorat leur posa ou leur fit poser !

Onze heures... Plus de trois heures s'étaient passées en ces inspections sans que nous nous en fussions aperçus ; le temps s'écoule léger quand il est bien employé.

Nous revenons à la Résidence par ces pittoresque routes de Sonla tout en lacets et en détours, du haut desquels des échappées magnifiques sur la vallée, ses rizières sèches, ses ruisseaux, ses bosquets et, au loin, ses montagnes aux sombres verdure, reposent la vue.

Dans les salons de M. Saint-Poulof pendant que les fonctionnaires se groupent pour la cérémonie de la présentation qui allait avoir lieu, ma pensée se reporte encore une fois à l'époque dépeinte par le livre de Pouvoirville « Les Douze Châu » que j'ai lu peu de jours avant mon voyage. Pouvoirville y fait de son voyage à Sonla et Lai Châu un récit riche en péripéties laborieuses. De Sonla lui-même, j'ai noté ces lignes extraites des « Douze Châu »

« Nous sortons de la brousse vers 11 heures du matin, dans les environs de Muonglanban, où nous allons déjeuner. Nous y rencontrons un convoi de malades évacués de Sonla ; ils sont dans le plus piteux état. Un court déjeuner expédié, nous repartons au grand trot. Nous contournerons une quantité de gorges, de très jolis paysages, très serrés dans des montagnes rocheuses. Enfin une grande vallée apparaît, séparée de nous par un large arroyo ; devant nous une immense construction de bambous, imitant le château-fort. Au-dessus flotte l'étendard rouge et vert de Quan-Phong. Je saute à l'eau et la traverse ; je vois entre un grand panorama de collines un plateau couvert de rizières ; à gauche du château-fort, un grand village ; à droite, un poste avec des défenses avancées, comme dans les curieuses citadelles thaïs, et plusieurs miradores ; sur le plus élevé, un large drapeau tricolore est déployé.

« Nous sommes à Sonla.

« Le Sonla militaire se compose de quelques maisons de torchis, entourées d'une grande barrière, et d'eaux et de rizières : le plateau où il est construit, est de tous côtés, bordé de têtes de rochers rouges, coiffés de panaches verts.

« Quand on y arrive par la gorge de Vanchan, qui aboutit à l'extrémité Nord du petit axe de cette ellipse approximative, on ne peut se défendre d'un cri d'admiration. Le paysage est des mieux entourés, des plus pittoresques, des plus apaisants. Exactement au centre, l'habitation du Quan-châu (chef de la province), hérissée de bambous aussi décoratifs que défensifs, monument régulier en forme de pagode, et composant à lui seul une citadelle. À l'est, le fort de Sonla, dans la rizière, au pied des hauteurs, ce qui ne paraît être d'une conception stratégique consommée. À l'ouest, le village, soit cinquante à soixante chalets suisses, accrochés aux pentes, montrant leurs toits dans les feuillages. Pas une note sombre, pas une espace inculte, pas un morceau de terre à nu, sauf les cimetières. Entre les rizières, il n'y a de place que pour le chemin, qui permet à peine aux deux piétons de se croiser. Au loin, d'autres villages cachés au détour des groupes tout aussi gais que rayonnants. Par une fin de jour ou par un soleil tamisé, ce plateau fait l'effet d'un tableau de maître. On voit circuler sur les lacets des sentiers les Méos, grands, silencieux, uniformément habillés de serge blanche. On ne peut malheureusement guère connaître de près cette nature engageante. Sous le splendide aspect des montagnes, il n'y a que le roc ardu, et sous la rizière verte, que la boue féconde. Entre les deux, rien.

« Le fort de Sonla est petit, maigre d'aspect, et assez incommode ; il y a juste trois cases de paillettes, pour les officiers, la troupe, l'ambulance. Les sous-officiers et les passagers logent où ils peuvent ; les magasins régimentaires comprennent un espace bon tout juste à enterrer cinq Annamites, et les caisses du transit attendent leurs propriétaires en plein air. Les défenses sont tout à fait rudimentaires : deux haies de bambous, entre lesquelles court un fossé, qui ne cacherait pas un petit cochon.

« Aussi les règlements prescrivent-ils de ne pas sauter par dessus les fortifications. C'est d'une antiquité suave. On se croirait à Rome, du temps de Rémus bien entendu.

« Il y a trois cimetières dans le poste, et ils sont actuellement remplis. De plus il faut, pour entrer en avant de Vanchan ou de Vanbu, risquer de se noyer.

« Telle est actuellement l'ancienne capitale méos, bien tombée déjà depuis les incursions dans le Maïsonchau, des Hôs pillards, qui mettaient la citadelle en alerte et le pays en coupe réglée ; bien tombée surtout depuis notre conquête de la fin de l'année, qui avait exilé les chefs méos, de leur pays ancestral, sans les remplacer par une immigration : pays aujourd'hui soumis mais désert, et que même le roi de Siam prétendait ressortir de sa couronne, tellement peu les rois d'Annam, successeurs de Gia-Long, y avaient exercé d'influence et d'autorité. Il y a donc grand profit à connaître et à partager les travaux de la mission qui était chargée de rendre à ces régions, non pas leur ancienne prospérité mais leur autochtones, leurs chefs héréditaires, et leur ligne normale de développement.

« Sonla est le point stratégique le plus important du haut pays entre la rivière Noire et Songma. Là concourent : la route du Maïsonchau, n'ayant que des différences de niveau légères, future route de communication entre Laokay et l'Annam : la route de Muong Khoai, dans la vallée de Tuan-Giao qui se bifurque dans un seuil au-delà de Muong Muey, l'une donnant dans les impénétrables régions du Luanchau, et dans l'« oasis » de Muong xai, l'autre donnant, à travers des vallons étroits et sinueux, vers Muongang, sur le plateau qui mène à Dien-Bien, c'est la route du Mékong, le Luang-Prabang, la route de Hanoi à Saigon par l'intérieur de l'Indochine, à laquelle Pavie consacre ses persévérants voyages ; enfin, viennent encore à Sonla, par la vallée du Nambu, l'ancienne route du Fleuve Rouge, par Thanhuyen, qui est la route des colonnes de conquête : la route des Chaus de Moc-an et Dabac, ancienne route des courriers ; et la route de la Rivière Noire (Vanchan) que nous venons de parcourir. »

NGUYỄN-TIÊN-LANG

(à suivre)